

Zeitschrift: Bulletin de la SHAG : revue annuelle de la Société d'histoire et d'archéologie de Genève
Herausgeber: Société d'histoire et d'archéologie de Genève
Band: 42 (2012)

Artikel: Jean-Jacques a dit ... : un an de lectures rousseauistes
Autor: Jacob, François
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-1002735>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 04.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Jean-Jacques a dit... Un an de lectures rousseauistes

François Jacob

[François Jacob, «Jean-Jacques a dit... Un an de lectures rousseauistes», *Bulletin de la Société d'histoire et d'archéologie de Genève*, 42, 2012, pp.58-66]

Impossible d'échapper, en 2012, au tricentenaire de la naissance de Jean-Jacques Rousseau. Toutes les librairies de Suisse romande avaient préparé, qu'il fût caché dans un coin ou proposé dès l'accueil, à côté du dernier roman de William Boyd, un présentoir des nouvelles publications consacrées au grand homme. Ce sont de fait plus d'une trentaine d'ouvrages, de fascicules, de revues qui ont paru l'an dernier sur Rousseau: encore ce chiffre néglige-t-il les vingt-quatre volumes des *Œuvres complètes* parus aux éditions Slatkine-Champion sous la direction de Raymond Trousson et Frédéric Eigeldinger. C'est dire si l'année fut prolifique en études visant à renouveler la connaissance de Jean-Jacques Rousseau: qui s'en plaindrait?

Trois questions se posent alors. La première est celle de la réception contemporaine de Rousseau: quelle image un public non spécialisé se fait-il de nos jours du citoyen de Genève? Quels sont les éléments de sa vie, de son œuvre qui l'ont en premier lieu interpellé? On peut ensuite, en affinant cette question, se demander quels domaines ont plus particulièrement retenu l'attention des spécialistes: y a-t-il eu adéquation du public et du monde savant? Les questionnements des uns et des autres se sont-ils recoupés? Il convient enfin de porter un regard sur les *media* retenus pour traiter de Rousseau: on se souvient qu'en 1978 déjà, dernière commémoration en date, avait eu lieu un «frémissement» en faveur d'un traitement cinématographique des questions posées par son œuvre. Ce mouvement a-t-il été confirmé? Le déve-

loppement spectaculaire des nouvelles technologies aura-t-il marqué le tricentenaire d'une empreinte particulière?

Rousseau sur écran

C'est peut-être à ces deux questions qu'il convient de répondre d'abord. L'une des principales publications du tricentenaire, à la fois très marquante sur le fond et parfaitement diffusée, reste *La Faute à Rousseau*, collection de films courts proposée par la Haute Ecole d'Art et de Design de Genève et Rita productions. Pierre Maillard, initiateur et directeur artistique du projet, a longuement insisté sur la nécessité de résister à la tentation de «l'embaumement» qui est, selon lui, le risque de toute commémoration. En célébrant un «grand homme», précise-t-il, «on stérilise [...] sa pensée, on dévitalise son action, on désactive les «bombes» qu'il avait allumées». Or Rousseau est avant tout un «grand vivant»¹. Plusieurs films de cette série n'en ont pas moins connu un destin particulier: le meilleur d'entre eux, *Canaille*, signé Thomas Ammann², n'a pu ainsi être présenté sur l'île Rousseau, où les courts métrages étaient pourtant diffusés en boucle: il est vrai qu'on y voit Jean-Charles Fontana, célèbre comédien genevois, débiter, entièrement nu, le début des *Confessions*, dont les premières lignes font alors (et le font-elles de manière simplement iconoclaste?) prodigieusement sens: «Je veux montrer à mes semblables un homme dans toute la vérité de la nature; et cet homme, ce sera moi». Même sort pour

¹ Pierre MAILLARD, «Férocelement vivant», dans *La Faute à Rousseau*, livret d'accompagnement, p.2.

² On doit à Thomas Ammann, né en 1987 à Genève, plusieurs courts métrages, notamment *4587* (Suisse / Cameroun, juin 2009) et *Pha Nok Kok* (Thaïlande, juin 2011).

Emile de 1 à 5, de Lionel Baier, très apprécié aux Journées de Soleure: mais on y voit cinq garçons, entièrement nus eux aussi, s'ébattre dans une baignoire. Notons que le film de Lionel Baier, s'il a été diffusé sur la RTS, l'a été fort tard: nous voici pleinement soulagés.

La Faute à Rousseau est sans doute la production cinématographique la plus remarquable de ce tricentenaire, celle en tout cas qui offre, en un étonnant jeu de miroirs, l'image la plus juste des lectures contemporaines de l'écrivain. *Goal*, de Fulvio Bernasconi, s'interroge ainsi sur la place de Rousseau dans le panthéon des philosophes et relève, de manière très suggestive, sa profonde originalité; *Questo è mio* d'Erik Bernasconi et *Emile*, de Maria Gans replacent le discours pédagogique de Rousseau dans un contexte actuel; *L'homme est-il bon?* de Basil da Cunha fait enfin surgir certaine question «roussauiste» au cœur de la nuit genevoise.

Deux longs métrages ont parallèlement été créés en 2012. Le premier d'entre eux, *Le nez dans le ruisseau*, a été produit par Dominique Rappaz en partenariat avec l'association «Le nez dans le ruisseau» et le soutien actif de la Commune de Confignon. Ce ne sont d'ailleurs pas moins de «cent confignonais, âgés de 7 à 77 ans» qui, selon les annonces publicitaires diffusées dans l'ensemble du canton, ont participé à la réalisation de ce projet. Cet enthousiasme en amont de la première et la participation de comédiens aussi talentueux qu'Anne Richard ou Sami Frey ne sauvent malheureusement pas le film d'une certaine mièvrerie. Le second long métrage est signé Francis Reusser. *Ma Nouvelle Héloïse* opère une mise en abyme sur le roman épistolaire de Rousseau: un cinéaste, Dan Servais, est chargé de faire un film sur *La Nouvelle Héloïse*. La narration du film et celle du roman se superposent alors en différentes séquences qui, apparemment, n'ont guère séduit la critique. Stéphane Gobbo, dans *L'Hebdo*, évoque une «narration confuse qui ne nous permet guère d'entrer dans le récit» et des «personnages sans réelle épaisseur». Sans parler, ajoute-t-il, «de séquences caricaturales, comme celle du concert rock sur les quais de Montreux, ou lorsqu'on découvre Servais devant un projecteur, le visage entouré par

un halo de lumière - image vue mille fois»³. Le film de Francis Reusser a pourtant le mérite d'être parfaitement documenté sur la composition de *La Nouvelle Héloïse*: mais, relèvent ses détracteurs, le cinéaste avait-il besoin de passer par Rousseau pour, en fait, ne parler que de lui-même?

Signalons, pour conclure ce chapitre audiovisuel, deux importants documentaires. Le premier, intitulé *Tout dire*, a été écrit et réalisé par Katharina von Flotow. Produit par Xavier Grin en coproduction avec ARTE G.E.I.E. et la RTS Radio Télévision Suisse, il propose, en quatre-vingt-huit minutes, un parcours tout à fait convaincant de la vie et de l'œuvre de Rousseau ponctué de mises en lecture des principaux textes de Rousseau par le comédien romand Roger Jendly. Le second, intitulé *Jean-Jacques Rousseau musicien: l'histoire méconnue d'une passion contrariée* est le fruit de la collaboration de Nancy Rieben et Jean-Michel Djian. D'une durée de cinquante-deux minutes, il se focalise sur l'activité et la pensée musicales de Rousseau et notamment sur son opposition à Rameau: les spectateurs surpris peuvent y voir, à défaut de l'entendre, Olivier Py, grimé en Jean-Jacques, déambuler dans de hautes herbes. Il faut malheureusement croire que ce film n'a que partiellement atteint son but, qui était de mettre la musique au premier plan: une journaliste du *Monde* écrit en effet que

au-delà de ce succès et de l'héritage théorique non négligeable de Rousseau en matière musicale, la véritable réussite de l'écrivain est peut-être à chercher, comme le souligne Michel Serres, dans les textes et le style de celui qu'il considère comme l'un des plus grands prosateurs musicaux qui soit⁴.

Fallait-il cinquante-deux minutes si richement documentées pour en arriver à un tel non-sens?

Si l'on peut en bon droit se réjouir du grand nombre de films produits à l'occasion du tricentenaire, rares

³ Stéphane GOBBO, «Le cinéaste et ses deux amours», dans *L'Hebdo*, 14 novembre 2012.

⁴ «Jean-Jacques Rousseau musicien», dans *Le Monde*, 13-14 janvier 2013. L'auteure de cet article se nomme - cela ne s'invente pas - Christine ROUSSEAU. Rappelons que parler d'une prose musicale de Rousseau équivaut à confondre musique et simple prosodie.

sont en revanche les outils ou bases numériques susceptibles de contribuer à une meilleure connaissance de l'écrivain. La seule réellement utile est la base Odyssée de la Bibliothèque de Genève: on y trouve en effet le catalogue exhaustif des manuscrits de Jean-Jacques Rousseau conservés dans cette noble institution et appartenant à la Ville de Genève ou à la Société Jean-Jacques Rousseau. Établi par Gauthier Ambrus, ce catalogue vient compléter et même remplacer celui de Fernand Aubert publié en 1938 dans le tome XXXV des *Annales Jean-Jacques Rousseau*. Signalons toutefois que la Bibliothèque Nationale de France et la Bibliothèque de l'Assemblée Nationale ont également présenté, dans une intéressante synergie, plusieurs manuscrits de Rousseau dispersés dans différentes institutions: le brouillon de la lettre 18 de la troisième partie de *La Nouvelle Héloïse*, lettre de la fameuse «conversion» de Julie et la première copie au net des *Dialogues* sont ainsi accessibles, depuis février 2012, sur Gallica.

De nouvelles *Œuvres complètes*

C'est donc sous format papier qu'il faut chercher des instruments de travail plus performants, à commencer, bien entendu, par la nouvelle édition des *Œuvres complètes* du philosophe aux éditions Slatkine-Champion. Le prospectus était en soi très séduisant: l'édition, qui devait réunir «les meilleurs spécialistes de Rousseau», se proposait de développer un apparat critique qui tînt compte «des apports les plus récents de la critique»; ses sept derniers volumes présentaient enfin la correspondance de Rousseau, absente de l'édition de la Pléiade et inaccessible, pour d'évidentes raisons financières, dans la version de Ralph Leigh publiée par la Voltaire Foundation. Le coût de l'édition Slatkine-Champion, réellement très modique dans son option brochée, la rend d'ailleurs immédiatement accessible au plus grand nombre: ce n'est pas là l'un des moindres mérites de ce projet, il est vrai soutenu par la Fondation Hans Wilsdorf.

Commençons donc par la fin, c'est-à-dire par les lettres. Les éditeurs ont choisi de se limiter à la correspondance active de Rousseau, l'annotation «per-

mettant de comprendre les allusions à la correspondance passive»⁵: ils suivent ce faisant les principes qui avaient guidé l'édition de la correspondance de Voltaire dans la Bibliothèque de la Pléiade, limitée elle aussi à la correspondance active. Ce choix aurait pu se justifier si les lettres, considérées dans leur globalité et lues avec un esprit de synthèse, avaient permis de s'interroger sur le talent de Rousseau épistoliер: mais l'annotation s'est voulue, nous apprend-on, «l'humble servante du texte». Loin de «toute affectation d'érudition», elle n'est là «que pour aider le lecteur à comprendre de qui l'on parle et de quoi il s'agit»⁶.

Si les textes de Rousseau sont présentés, dans les dix-sept volumes qui précèdent la correspondance, selon un ordonnancement thématique, la chronologie de composition ou de publication des œuvres n'en est pas moins rappelée en début de chaque tome. Les grandes «sections» présentées aux lecteurs s'intitulent respectivement «Ecrits et documents auto-biographiques» (volumes 1 à 3), «Ecrits politiques et économiques» (volumes 4 à 6), «Ecrits pédagogiques» (volumes 7 et 8), «Ecrits historiques. Traductions» (volume 9), «Ecrits scientifiques» (volume 10), «Ecrits sur la botanique» (volume 11), «Ecrits sur la musique» (volumes 12 et 13) et «Théâtre et écrits sur le théâtre» (volume 16): les volumes 14 et 15 sont entièrement consacrés à *Julie, ou La Nouvelle Héloïse* et le volume 17, véritable fourre-tout, a pour titre «Contes et récits, poésie. Ecrits sur la langue, la morale et la religion».

Les volumes les plus suggestifs restent assurément les 11, 12 et 13. Dans le tome 11, Takuya Kobayashi fait de manière parfaitement méthodique le point sur les écrits «botaniques» de Rousseau: on ne peut que lui en être reconnaissant, ce domaine ayant jusqu'à présent fait l'objet, dans le monde rousseauiste, d'une certaine désaffection. Le tome 12 est quant à lui consacré aux écrits musicaux de Rousseau,

⁵ Jean-Jacques ROUSSEAU, *Œuvres complètes*, sous la direction de Raymond TROUSSON et Frédéric S. EIGELDINGER, Genève, éd. Slatkine, et Paris, éd. Champion, 2012, XVIII, *Lettres*, édition critique par Jean-Daniel CANDAUX, Frédéric S. EIGELDINGER et Raymond TROUSSON, p. 2.

⁶ *Ibid.*, p. 3.

depuis le *Projet concernant de nouveaux signes pour la musique* jusqu'à la *Lettre à M. Burney*: les interventions d'Amalia Collisani, Brenno Boccadoro et Alain Cernuschi, tout à fait décisives, rendent justice à des textes qu'on avait trop souvent envisagés selon un axe purement «théorique», sans rapport direct à l'œuvre. On est un peu surpris, en revanche, du traitement réservé à l'*Essai sur l'origine des langues*, où Charles Porset reprend une introduction écrite, selon sa propre expression, «il y a quarante ans et plus»⁷ et se contente de confirmer que ses vues d'alors étaient justes, comme le montrent «les recherches décisives de M.-E. Duchez et R. Wokler»⁸.

S'il est toutefois un volume qui justifierait à lui seul l'existence de cette édition, c'est bien le *Dictionnaire de musique* édité par Amalia Collisani et Brenno Boccadoro. L'annotation tout à fait exceptionnelle et dont on conçoit aisément, eu égard à la forme même du *Dictionnaire*, qu'elle pouvait s'annoncer périlleuse; l'entrecroisement des discours musicologique, littéraire et philosophique; la recherche de toutes les références, explicites et implicites, du texte; et enfin l'introduction au volume, sobrement intitulée «Une histoire affective de la théorie» mais qui déploie, et toujours avec bonheur, une ample problématique: tout concourt à faire de ce volume l'édition de référence du *Dictionnaire de musique*, bien au-delà de celle, pourtant importante, de Jean-Jacques Eigeldinger dans la Bibliothèque de la Pléiade (à laquelle avait déjà participé, en son temps, Brenno Boccadoro) ou celle, plus récente, de Claude Dauphin dans la collection Thesaurus⁹ chez Actes Sud.

La réussite des volumes botanique et «musicaux» de ces nouvelles *Œuvres complètes* et l'attention extrême portée aux *minora* de Rousseau invitent à s'interroger, en retour, sur le traitement réservé à ces grands ensembles que sont le massif dit «autobiographique» de Rousseau, ses écrits politiques, *Emile* et *La Nouvelle Héloïse*. La date butoir du 28 juin 2012, que s'étaient imposée les éditeurs, permettait-elle d'engager une relecture sérieuse de ces textes fondamentaux? Permettait-elle seulement de respecter l'un des engagements du prospectus initial qui était, rappelons-le, de tenir compte «des apports les plus récents

de la critique»? On peut sérieusement en douter: l'habileté rhétorique de Raymond Trousson, qu'on lit toujours avec beaucoup de profit, ne peut ainsi justifier, dans son édition des *Confessions*, l'absence de références critiques pourtant attendues, et le travail de Philip Stewart sur le texte des *Dialogues* eût mérité une confrontation plus directe avec des thèses contraires aux siennes. Sans doute eût-il plus généralement fallu, pour obtenir de nouvelles *Œuvres complètes* en tout point parfaites, que Rousseau fût né en 1714 ou 1715: nous appellerons donc au tribunal Isaac Rousseau, trop pressé de quitter les rives du Bosphore pour aller retrouver son épouse et donner à François, en date du 28 juin 1712, un frère qu'il n'avait pas demandé.

Catalogues d'exposition

L'une des particularités de 2012 est, contrairement aux commémorations précédentes, d'avoir largement privilégié la tenue d'expositions consacrées au citoyen de Genève. La plus importante d'entre elles reste incontestablement «*Vivant ou mort il les inquiètera toujours*»: *Amis et ennemis de Jean-Jacques Rousseau (XVIIIe-XXIe siècles)* qui s'est tenue du 20 avril au 16 septembre sur trois sites distincts: l'Espace Ami Lullin de la Bibliothèque de Genève, la Fondation Martin Bodmer à Cologny et l'Institut et Musée Voltaire. Gauthier Ambrus et Alain Grosrichard, qui en sont les commissaires, ont produit à cette occasion aux éditions Infolio un catalogue qui restera sans nul doute, pour les décennies à venir, un document de référence incontournable sur la réception de Rousseau.

Ce ne sont tout d'abord pas moins de 43 contributeurs qui ont alimenté les 248 notices du catalogue, pour la plupart de véritables petits articles: c'est ici

⁷ *Essai sur l'origine des langues*, dans *Œuvres complètes*, op.cit., XII, p.379.

⁸ *Ibid.*, p.380.

⁹ *Dictionnaire de musique*, texte établi et présenté par Jean-Jacques EIGELDINGER, avec la collaboration de Samuel BAUD-BOVY, Brenno BOCCADORO et Xavier BOUVIER, dans *Œuvres complètes*, V, Paris, éd. Gallimard, Bibliothèque de la Pléiade, 1995, pp. 603-1191; *Dictionnaire de musique*, édition préparée et présentée par Claude DAUPHIN, coll. «Thesaurus», Paris, Actes Sud, 2007.

qu'on trouve véritablement, pour reprendre certaine formule, «les meilleurs spécialistes de Rousseau». Plusieurs sections rendent compte, selon un ordonnancement chronologique, des lectures faites de son œuvre: «L'Homme à paradoxes» présente, entre autres, le manuscrit de la *Lettre à M. Philopolis* de Charles Bonnet commenté par Marc J. Ratcliff; «L'effet Rousseau» celui de *Du Contrat social* décrit par Bruno Bernardi; «La célébrité des malheurs» la lettre à Jacob Favre du 12 mai 1763 avec un texte introduc-*tif* de Frédéric S. Eigeldinger; «Mort et résurrections» les *Lettres sur les écrits et le caractère de J.-J. Rousseau* de Mme de Staël développées par Lucia Omacini; «Transferts» le *Rapport fait au nom du Comité du salut public sur les rapports des idées religieuses et morales avec les principes républicains* de Robespierre avec un commentaire de Claude Mazauric; «La Faute à Rousseau» le poème «Der Rhein» de Hölderlin annoté par Bernard Böschenstein... La liste serait longue encore des éléments réellement décisifs contenus dans ce catalogue et qui rendent un compte très exact des lectures à la fois passées et contemporaines de Rousseau. Ajoutons qu'une iconographie exceptionnelle rend justice aux trésors patrimoniaux exposés dans les trois institutions concernées et dont Jean-Charles Giroud, ancien directeur de la Bibliothèque de Genève, rappelle opportunément qu'ils ont été inscrits en mai 2011 au registre «Mémoire du monde» de l'UNESCO.

Trois autres catalogues «genevois» méritent d'être signalés. Le premier, intitulé *Des montres signées Rousseau*, fait écho à la très belle exposition du même nom présentée au Patek Philippe Museum du 11 mai au 13 octobre: on y trouve quelques articles de Rémy Hildebrand, commissaire et président du Comité européen Jean-Jacques Rousseau, Danielle Buyssens, Liliane Mottu-Weber, Jean-Daniel Candaux et Mélanie Dider. Papier glacé et somptueuse iconographie font certes de ce volume un très bel objet, mais un sentiment de frustration n'en domine pas moins, une fois la lecture achevée: on eût aimé, en particulier, un peu plus de place aux contributions de Danielle Buyssens et Jean-Daniel Candaux. Même remarque,

à peu de choses près, pour *C'est de l'homme que j'ai à parler: Rousseau et l'inégalité*, catalogue de l'exposition qui s'est tenue à l'annexe de Conches du Musée d'ethnographie du 15 juin 2012 au 23 juin 2013. Cette exposition, tout à fait exceptionnelle tant par son contenu (les commissaires n'étaient autres que Danielle Buyssens et Christian Delécraz) que par son dispositif scénographique (dû au regretté Pierre-Alain Bertola) méritait sans doute une autre trace pérenne que le petit livret publié chez Infolio et qui, en dépit d'une facture réellement attrayante, laisse le lecteur sur sa faim. *Nota Bene: de la musique avec Rousseau* est enfin la deuxième exposition de l'Espace Ami Lullin: programmée du 16 octobre 2012 au 29 juin 2013, elle présentait plusieurs heures d'enregistrement à un visiteur appelé, le temps d'un après-midi, à devenir d'abord *auditeur*. On conçoit, dans ces conditions, que le petit livret publié dans la collection des «Mémoires et documents sur Voltaire» par les éditions La Ligne d'ombre n'ait eu comme ambition que de retranscrire la totalité des cartels et de rassembler toutes les références musicales présentes dans la salle: deux articles de fond lancent toutefois le débat sur la place réelle de Rousseau dans l'histoire de la musique.

Très nombreuses furent naturellement les expositions consacrées à Rousseau en dehors de Genève: de Paris à Rabat, d'Istanbul à New York, de Saint-Pétersbourg à Bohicon, on en compte une bonne cinquantaine. Nous n'en retiendrons que six: une en Suisse romande, quatre en France et une en Turquie.

C'est au Muséum d'Histoire naturelle de la Ville de Neuchâtel que Claire Jaquier et Timothée Léchot ont présenté, du 12 mai au 30 septembre, une exposition intitulée *Rousseau botaniste: «Je vais devenir plante moi-même»*. Le catalogue publié à cette occasion aux éditions du Belvédère se scinde, dès son sous-titre, en deux parties distinctes: un recueil de huit articles tout à fait innovants, puis le catalogue proprement dit. Cet ouvrage, auquel ont participé, outre les deux commissaires, Takuya Kobayashi, Alexandra Cook et sept autres spécialistes de botanique, constitue le complément naturel et comme

l'illustration attendue du volume 11 des *Œuvres complètes* de Rousseau, cité plus haut. Il s'achève par une courte mais suggestive «chronologie des activités botaniques de Jean-Jacques Rousseau».

Le Musée de la Révolution française, au domaine de Vizille (Isère), a présenté quant à lui une exposition intitulée *L'hommage de la Révolution française à Jean-Jacques Rousseau*. Placée sous la responsabilité d'Alain Chevalier, conservateur en chef du patrimoine et directeur du musée, cette exposition, programmée du 2 mars au 4 juin 2012, a produit non un catalogue, mais un ouvrage intitulé *Jean-Jacques Rousseau et son image sculptée: 1778-1798* signé Guilhem Scherf et Séverine Darroussat. L'intérêt de cet ouvrage réside surtout dans l'article très suggestif de Guilhem Scherf, conservateur des sculptures au Musée du Louvre: «Jean-Jacques Rousseau et la Révolution: les avatars d'une représentation sculptée» (pp. 9-87) dont le titre éclaire assez le propos. Guilhem Scherf était également commissaire de l'exposition *Jean-Jacques Rousseau et les arts* qui s'est tenue au Panthéon du 29 juin au 30 septembre. Le catalogue, publié aux éditions du Patrimoine, réunit certes quelques signatures prestigieuses mais se perd rapidement dans un discours trop généraliste.

Plus intéressant est le volume proposé par Chantal Mustel, directrice du Musée Jean-Jacques Rousseau de Montmorency. Le titre, *Rousseau, passionnément* est, là encore, suivi d'une citation du grand homme: «Mes passions m'ont fait vivre, et mes passions m'ont tué». D'un format oblong, l'ouvrage propose les contributions de plusieurs spécialistes, pour la plupart membres du comité scientifique du musée: on y trouve Jacques Berchtold («Jean-Jacques Rousseau et les passions»), Bruno Bernardi («Des passions primitives à la volonté générale: dualité et unité dans la pensée de Rousseau») et Catherine Kintzler («Musique, langues, passions et vocalité chez Jean-Jacques Rousseau: un monde moral»). Une iconographie exceptionnelle et cent dix notices des plus suggestives achèvent de faire de cet ouvrage l'un des meilleurs de l'année 2012.

On ne peut malheureusement pas en dire autant de *Rousseau, Calvin, Genève*, livret de l'exposition du

même nom qui s'est tenue au Musée Jean Calvin de Noyon du 19 mai au 16 septembre. Graphisme effrayant, iconographie bâclée, simple liste, en deux pages, des pièces exposées: nous avons clairement affaire à du travail d'amateur. Le texte très savant de Jacques Berchtold, qui en constitue la matière principale et couvre près de soixante pages, n'y change malheureusement pas grand chose. Bien plus, tandis qu'abondent les références bibliographiques, nulle mention n'est faite d'une exposition intitulée *Rousseau et Calvin*, laquelle s'était pourtant tenue, voici quelques années... à la Bibliothèque de Genève! Signalons enfin, pourachever ce parcours muséal, le catalogue de l'exposition *Rousseau et la Turquie: rêveries et théories* qui s'est tenue à Istanbul du 2 mai au 2 juin sous le commissariat de Rémy Hildebrand et Martin Stern: on y trouvera en particulier une intéressante section intitulée «La Turquie et les Turcs dans l'œuvre philosophique et littéraire» (pp. 69-77).

Vulgariser Rousseau?

Le propre d'une commémoration est d'atteindre un public élargi, non nécessairement concerné par la personnalité ou l'événement provisoirement réactualisés. Faut-il pour autant se livrer à un exercice de *vulgarisation*? La chose serait d'autant plus difficile dans le cas de Rousseau que sa pensée, fort complexe, supporte peu l'approximation ou la réduction, et que sa vie a déjà produit d'assez fâcheux stéréotypes. Trois équipes se sont pourtant lancées, et toutes les trois avec une grande réussite, dans ce périlleux exercice.

Les éditions Glénat ont d'abord produit un volume intitulé *Jean-Jacques Rousseau: le sentiment et la pensée* dont elles ont confié la direction à Yves Mirodatos, professeur de chaire supérieure en classes préparatoires littéraires au lycée Berthollet d'Annecy. Réparti en plusieurs sections («Rousseau d'hier et d'aujourd'hui», «Entre Rhône et Alpes», «Les grandes passions» et «Les massifs de l'œuvre»), l'ensemble est pourvu d'une abondante iconographie et fait se succéder les interventions de plusieurs spécialistes parmi lesquels Florence Lotterie, Mireille Védrine ou Michael O'Dea, commissaire au même moment d'une

exposition présentée à la Bibliothèque municipale de Lyon: *Jean-Jacques Rousseau, entre Rhône et Alpes* (3 avril-30 juin 2012). Dans le même esprit d'un attachement aux lieux investis par Rousseau, l'Association pour l'étude de l'histoire régionale a produit deux volumes respectivement intitulés *Rousseau 1712 : la naissance* (textes réunis et publiés par Danielle Buyssens, Corinne Walker et Livio Fornara) et *Rousseau 1712 : orages* (textes réunis et publiés par Michèle Fleury-Seemüller et Bernard Lescaze) avec pour chaque volume un sous-titre explicite: *Nouvelles de Genève et du monde*. Il s'agit en effet de consacrer une page, quelquefois deux, à une nouvelle de l'année 1712 ou 1762, afin d'explorer le contexte qui fut celui de l'année de naissance de Rousseau ou de l'année de la condamnation de *Du Contrat social* par le Petit Conseil de la République de Genève. D'une lecture toujours aisée, ces deux volumes, publiés aux éditions Slatkine, n'ont pas peu contribué à attirer vers Rousseau de nouveaux publics: ils sont parvenus, l'un et l'autre, à concilier les exigences de qualité d'un discours savant et le vœu, relayé en cette année 2012 par de nombreux media, d'une plus grande accessibilité à la vie et à l'œuvre du philosophe genevois.

La plus belle réussite dans ce domaine reste toutefois, toujours aux éditions Slatkine, le coffret de six « promenades » dirigées par Bernard Lescaze et intitulées *Tous les chemins mènent à Rousseau : promenades guidées dans la Genève des Lumières*. Chaque « promenade » y apparaît sous forme d'un livret autonome consacré à une problématique spécifique: se succèdent ainsi *Architecture et urbanisme à Genève, entre 1712 et 1778* (Anastazja Winiger-Labuda), *La tête dans les étoiles, les pieds sur terre : les savants genevois* (Jean-Daniel Candaux), *La Genève industrieuse et commerçante de Rousseau du XVIIIe siècle* (Liliane Mottu-Weber), *De Rousseau à Voltaire : politique et société* (François Jacob) et *Le Pinceau et l'archet : les Arts à Genève au XVIIIe siècle* (Corinne Walker). Un volume conclusif signé Bernard Lescaze et une collaboration suivie avec les Guides du Patrimoine font de cet ensemble une contribution majeure à l'étude de l'histoire genevoise. Signalons que l'idée et la réalisation en reviennent en grande partie à Isabelle Ferrari,

ancienne directrice de l'espace Rousseau, dont l'infatigable activité et l'enthousiasme auront permis, en cette année 2012, de triompher de tous les obstacles.

Ouvrages critiques

Dans le flot des ouvrages publiés sur Jean-Jacques Rousseau à l'occasion du tricentenaire, on passera rapidement sur les dernières livraisons des éditions Classiques Garnier, d'inégale valeur: *L'Aventure éditoriale de Jean-Jacques Rousseau* de Noémie Jouhaud reste d'une lecture pénible; *Bonheur et fiction chez Rousseau* de Guilhem Farrugia se propose d'« expliciter » le bonheur chez Rousseau, « dans ses multiples dimensions, sa polysémie et son univocité »; *Rousseau et le roman* est un recueil d'études réunies par Coralie Bournonville et Colas Duflo où le meilleur (« Tout contre un genre à la mode: *La Reine fantasque* de Jean-Jacques Rousseau », par Jean-François Perrin) côtoie des éléments plus discutables (« *La Nouvelle Héloïse et l'opéra français : notes sur un style et sur des décors que l'on dit naturels* », par Camille Guyon-Le-coq); *Jean-Jacques Rousseau : la tension et le rythme* d'Arnaud Tripet se propose de montrer que la philosophie de Rousseau est une philosophie du bonheur, « la tension devenant rythme par la magie de sa parole et les ombres de sa peinture produisant le plus magnifique des clairs-obscurs »¹⁰; *La Question sexuelle : interrogations de la sexualité dans l'œuvre et la pensée de Rousseau* est enfin, et de loin, le meilleur de la liste: il s'agit d'un recueil d'études réunies par Jean-Luc Guichet et où l'on découvrira, entre autres, deux contributions tout à fait passionnantes de Jacques Berchtold (« Peur du noir: Rousseau, la vérité et la calomnie de sodomie », pp.307-334) et de Georges Benrekkassa (« Le désir et le besoin, le plaisir et le trouble », pp.383-408).

Citons par ailleurs une très opportune et très utile édition de l'ouvrage de Jean Dusaulx, *De mes rapports avec Jean-Jacques Rousseau*, présentée et annotée par

¹⁰ Arnaud TRIPET, *Jean-Jacques Rousseau : la tension et le rythme*, coll. « L'Europe des Lumières », no 20, Paris, éd. Classiques Garnier, 2012, quatrième de couverture.

Raymond Trousson, chez Honoré Champion; un ouvrage de Philip Stewart intitulé *Editer Rousseau: enjeux d'un corpus (1750-2012)* publié par l'Institut d'histoire du Livre aux éditions ENS; une biographie de Madame de Warens de près de 500 pages signée Anne Noschis et publiée aux éditions de l'Aire (*Madame de Warens, éducatrice de Rousseau, espionne, femme d'affaires, libertine*) et, réellement insupportable, un *Dialogue avec Jean-Jacques Rousseau sur la nature* de Philippe Roch publié aux éditions Labor et Fides et agrémenté d'un sous-titre: *Jalons pour réenchanter le monde*. Rien moins.

Plus utiles à une réelle «visite» de l'œuvre de Rousseau sont assurément quatre ouvrages publiés à Genève pour les deux premiers, à Lyon et Paris pour les deux derniers. Commençons par le tome cinquantième des *Annales Jean-Jacques Rousseau*, revue de la Société du même nom, avec un dossier thématique intitulé «Sensibilité et nature humaine chez Locke et Rousseau» et quelques importantes contributions, notamment celles de Blaise Bachofen «Le sens du travail dans les théories pédagogiques de Locke et de Rousseau» (pp. 101-132) et de Martin Rueff, «Rousseau juge de Foucault» (pp. 217-266). Gabriel Galice et Christophe Miqueu ont publié de leur côté, aux éditions Slatkine, un texte intitulé *Penser la République, la guerre et la paix: sur les traces de Jean-Jacques Rousseau* à lire en appui du colloque organisé du 27 au 29 avril par le GIPRI (Institut international pour la paix à Genève), lequel s'était signalé par une intervention capitale de Jean-Pierre Chevènement. La revue *Orages*, sous les auspices d'Olivier Bara, Michael O'Dea et Pierre Saby, a quant à elle édité son onzième numéro consacré à Rousseau musicien, numéro bien évidemment lié à l'exposition *Nota Bene: de la musique avec Rousseau* présentée à la Bibliothèque de Genève: on y lira en particulier les contributions de Jacqueline Waeber «Entre défiguration et palimpseste: les six nouveaux airs du *Devin du village*, de Rousseau à Ginguené» (pp. 31-78) et de Gauthier Ambrus, qui propose une réédition annotée et commentée de *L'Enfance de Jean-Jacques Rousseau* de François Andrieux et Nicolas-Marie Dalayrac (pp. 211-271). Citons enfin, *last but not*

least, le dernier ouvrage de Jean Starobinski, *Accuser et séduire: essais sur Jean-Jacques Rousseau* (éd. NRF, Gallimard) qui reprend des textes publiés «précédemment en divers lieux»¹¹.

La meilleure publication de l'année 2012, aux côtés du catalogue *Vivant ou mort...* de Gauthier Ambrus et Alain Grosrichard, reste toutefois, sans le moindre doute, le livre de Guillaume Chenevière, *Rousseau, une histoire genevoise* (éd. Labor et Fides, 2012). Il manquait à l'historiographie genevoise comme à la connaissance de Rousseau un ouvrage qui fît le point sur la place de Rousseau à Genève au XVIIIe siècle. Gaspard Vallette s'était jadis interrogé sur l'identité «genevoise» de Rousseau et Bernard et Monique Cottret avaient tenté, dans leur biographie du grand homme, d'évaluer son influence réelle sur les mouvements politiques de la petite République¹²: mais jamais encore un ouvrage de synthèse n'avait paru sur le sujet. Guillaume Chenevière prend comme fil rouge de son essai une interrogation suivie du concept de souveraineté populaire et tente de lire celui-ci à la lumière des événements politiques de la Genève du XVIIIe siècle. Sa conclusion est sans appel: pour lui le côté sombre de l'esprit genevois, qu'on attribue à l'influence calviniste, reflète plutôt la défaite historique, enfouie dans la conscience collective, de la démocratie participative genevoise du XVIIIe siècle et de ses hautes aspirations morales magnifiées par Rousseau¹³.

Très grand livre, l'ouvrage de Guillaume Chenevière doit absolument figurer dans la bibliothèque de tout honnête homme.

¹¹ Jean STAROBINSKI, *Accuser et séduire: essais sur Jean-Jacques Rousseau*, Paris, éd. NRF, Gallimard, 2012, p. 7. Martin RUEFF a consacré à cet ouvrage un important article: «*Ethos et logos: la parole de Rousseau dans l'œuvre de Jean Starobinski*», *Critique*, no 791, avril 2013, pp. 312-330.

¹² Gaspard VALLETTE, *Jean-Jacques Rousseau genevois*, Paris, Plon, et Genève, Jullien, 1911; Bernard et Monique COTTRET, *Jean-Jacques Rousseau en son temps*, Paris, Perrin, 2005.

¹³ Guillaume CHENEVIÈRE, *Rousseau, une histoire genevoise*, Genève, éd. Labor et Fides, 2012, p. 325.

En guise de conclusion...

Le tricentenaire aura donc permis, c'est une évidence, de s'interroger sur les lectures contemporaines de Rousseau - contemporaines du citoyen de Genève comme de nous-mêmes: le colloque de la Société Jean-Jacques Rousseau, organisé du 13 au 16 juin, portait d'ailleurs le même titre que l'exposition de Gauthier Ambrus et Alain Grosrichard, et deux volumes d'actes devraient paraître en 2014 et 2015. Il fut également la source d'initiatives artistiques appelées à diffuser, sur une plus large échelle que celle des seuls spécialistes, les enseignements de Rousseau: *La Faute à Rousseau* a été ainsi amplement diffusée, tant à Genève que sur le plan international. Tous ces éléments inciteraient à un certain optimisme si nous n'avions à déplorer la perte, à Paris, de l'équipe du CNRS dirigée par Tanguy L'Aminot et principalement consacrée à l'étude de la réception de Rousseau dans le monde. Tel est peut-être le paradoxe de cette année du tricentenaire: c'est précisément au moment où les articles et ouvrages consacrés à la réception de Rousseau se développent de par le monde que se disperse l'équipe qui, plusieurs dizaines d'années durant, a assuré le suivi de ce type d'études. Il y a là de quoi nous alerter et nous appeler à une vigilance redoublée: tant il est vrai que les sources du savoir peuvent être appelées, par le jeu de forces économiques contraires ou la simple inconscience de responsables ineptes, à se tarir subitement.